



Nous allons à la mare aux Fées. — Page 221, col. 3.

hommes pour disposer de leur dévouement, de leur courage et de leur vie.

— Sire, dit à son tour monsieur de Malden, mon collègue, en répondant pour lui, a répondu pour moi, et, je le présume, pour notre troisième compagnon.

— Votre troisième compagnon, messieurs, avec lequel je vous invite à faire connaissance, la connaissance étant bonne à faire, est monsieur le vicomte Isidore de Charny, dont l'un des frères a été tué en défendant, à Versailles, la porte de la reine. Nous sommes habitués aux dévouements des gens de sa famille, et ces dévouements nous sont maintenant choses si familières, que nous ne les en remercions même plus !

— D'après ce que dit le roi, reprit monsieur de Valory, le vicomte de Charny sait sans doute le motif qui nous rassemble, tandis que nous l'ignorons, Sire, et avons hâte de l'apprendre.

— Messieurs, reprit le roi, vous n'ignorez pas que je suis prisonnier : prisonnier du commandant de la garde nationale, prisonnier du président de l'Assemblée, prisonnier du maire de Paris, prisonnier du peuple, prisonnier de tout le monde, enfin... Eh bien ! messieurs, j'ai compté sur vous pour m'aider à secouer cette humiliation, et à reprendre ma liberté. Mon sort, celui de la reine, celui de mes enfants est entre vos mains ; tout est prêt pour que nous puissions fuir ce soir. Chargez-vous seulement, vous, de nous sortir d'ici.

— Sire, dirent les trois jeunes gens, ordonnez.

— Nous ne pouvons sortir ensemble, comme vous comprenez bien, messieurs... Notre rendez-vous commun est au coin de la rue Saint-Nicaise, où monsieur le comte de Charny nous attendra avec un remise. Vous, vicomte, vous vous chargerez de la reine, et vous répondrez au nom de Melchior ; vous, monsieur de Malden, vous vous chargerez de madame Élisabeth et de madame Royale, et vous vous appellerez Jean ; vous monsieur de Valory, vous vous chargerez de madame de Tourzel et du dauphin, et vous vous appellerez

François. N'oubliez pas vos nouveaux noms, messieurs, et attendez ici d'autres instructions.

Le roi présenta tour à tour sa main aux trois jeunes gens ; et sortit laissant dans cette pièce trois hommes disposés à mourir pour lui.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ADELINÉ PROTAT

PAR HENRI MURGER.

X

LA MARE AUX FÉES.

Le lendemain matin à la pointe du jour, Lazare sortait discrètement de sa chambre-atelier, n'emportant avec lui qu'un grand carton à dessin, son parasol et sa chaise de campagne. En passant devant la porte de Zéphyr, l'artiste y gratta légèrement pour lui dire de s'apprêter à le suivre.

— Monsieur Lazare, monsieur Lazare, murmura tout doucement Zéphyr, qui était déjà levé, ne faites pas de bruit et surtout n'ouvrez pas ma porte.

— Pourquoi ça ? demanda Lazare, un peu surpris et baissant la voix.

— C'est que mam'selle Adeline m'a tapé hier au soir et m'a dit au travers du mur que j'aïlle l'attendre au jardin ce matin. Elle veut me parler avant tout le monde. Ah ! je sais bien à propos de quoi. — Et la voix de l'apprenti trahissait une crainte. — Si vous ouvrez la porte, ça va la réveiller parce que ça secoue son mur, et bien sûr elle m'empêchera d'aller avec vous.

— Il préfère venir avec moi, c'est bon signe, pensa l'artiste. Et il répondit doucement : Mais pour que tu puisses sortir, il faut bien ouvrir la porte.

— Ce n'est pas la peine, dit Zéphyr. J'ai laissé ma fenêtre ouverte exprès hier ; vous mettez l'é-

chelle, et je descendrai comme ça. Allez-vous-en doucement ; ôtez vos souliers pour ne pas faire crier l'escalier. Je vais vous attendre à la fenêtre.

La précaution conseillée par Zéphyr était bonne, car l'escalier de bois criait et ébranlait toute la maison. Lazare retira ses chaussures, et en descendant chaque marche il prit tant de précautions, que c'était à peine s'il se sentait descendre lui-même. Une fois dans le jardin, il trouva l'échelle, l'appliqua au mur et fit descendre l'apprenti.

— Nous allons ? demanda celui-ci, qui était déjà chargé du carton et de la chaise de Lazare.

— Nous allons à la Mare aux Fées.

— Deux lieues ! répliqua Zéphyr, et il fit la grimace.

— Bon, pensa Lazare, il n'a pas laissé sa paresse au fond de l'eau. Et il répondit : — Si tu n'es pas content, je t'emmène à la Mare aux Corneilles.

— Trois lieues alors ! fit Zéphyr avec un mouvement d'effroi.

— Et si tu n'es pas encore content, ajouta Lazare, nous pousserons jusqu'à Arbonne.

Zéphyr leva le nez en l'air comme s'il eût cherché à calculer les distances.

Lazare montra cinq doigts d'une main.

— Cinq lieues ! dit Zéphyr en laissant tomber le carton et la chaise.

— Ramasse-moi ça bien vite. Comment, tu te plains déjà, drôle, pour deux méchantes lieues ?

— Oh ! d'ici à la mare, fit Zéphyr, il y a bien une borne en plus.

— Mais tu n'as que le carton et la chaise à porter, ça ne pèse rien.

— Oui, mais il y a le pochon qui est lourd, le pochon, continua Zéphyr en inclinant la tête du côté de la cuisine.

Lazare ne put s'empêcher de sourire ; il avait compris. L'apprenti faisait allusion au grand sac dans lequel les artistes emportent leurs provisions de vivres quand ils vont travailler dans un endroit éloigné de la forêt.

— L'appétit revient, dit Lazare en lui-même